



HAL
open science

**“ Que cette demeure de Śrīpati dure sur terre... ”.
L’inscription préangkorienne K. 1254 du musée
d’Angkor Borei**

Dominic Goodall, Gerdi Gerschheimer

► **To cite this version:**

Dominic Goodall, Gerdi Gerschheimer. “ Que cette demeure de Śrīpati dure sur terre... ”. L’inscription préangkorienne K. 1254 du musée d’Angkor Borei. Bulletin de l’Ecole française d’Extrême-Orient, 2014, 100, pp.113-146. 10.3406/befeo.2014.6170 . halshs-01889974

HAL Id: halshs-01889974

<https://shs.hal.science/halshs-01889974>

Submitted on 8 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Que cette demeure de Śrīpati dure sur terre... ». L'inscription
préangkorienne K. 1254 du musée d'Angkor Borei
Dominic Goodall, Gerdi Gerschheimer

Citer ce document / Cite this document :

Goodall Dominic, Gerschheimer Gerdi. « Que cette demeure de Śrīpati dure sur terre... ». L'inscription préangkorienne K. 1254 du musée d'Angkor Borei. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 100, 2014. pp. 113-146;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.2014.6170>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2014_num_100_1_6170

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Résumé

Cet article présente une stèle inscrite préangkorienne inédite dont l'écriture est d'une facture calligraphique exceptionnelle. Le texte ne contient pas de date, mais l'inscription relate l'installation d'une image de Viṣṇu par un certain Jayavarman, probablement le roi Jayavarman I bis du VIII^e siècle. À en juger par l'endroit où la stèle a été trouvée en 1993, le temple qui abritait cette image s'élevait sur la rive nord de la rivière qui coule à quelques dizaines de mètres du nouveau musée d'Angkor Borei. Les onze premières des vingt stances consistent en un hymne à la gloire de diverses manifestations (prādurbhāva) de Viṣṇu ; cinq stances font ensuite l'éloge du roi, présenté comme une incarnation partielle de Viṣṇu ; puis deux strophes rapportent la fonte, apparemment en argent, et l'installation de l'image de Viṣṇu, Tribhuvanañjaya ; les deux dernières strophes mentionnent la création du temple – probablement en matériaux moins durables que la stèle, puisqu'aucune trace n'en subsiste – par un courtisan du roi (rājavallabha).

Abstract

This article presents a hitherto unpublished pre-Angkorian stone slab engraved with letters of unusual calligraphic quality. No date is given, but the inscription records the installation of an image of Viṣṇu by a certain Jayavarman, probably the eighth-century king Jayavarman I bis. Judging from where the slab was found in 1993, the temple in which this image was housed would have been on the river-bank a few dozen yards from the new Museum in Angkor Borei. The first eleven stanzas of the text, which covers twenty stanzas in total, consists in a hymn in which Viṣṇu is praised for a series of earthly manifestations (prādurbhāva) ; the king, presented as a partial incarnation of Viṣṇu, is then extolled in five stanzas; two stanzas then record the casting, apparently in silver, and installation of the image of Viṣṇu, called Tribhuvanañjaya; and the last two stanzas speak of the creation of the temple—presumably of materials less durable than the slab, since no trace is evident today—by a favoured courtier of the king (rājavallabha).

« Que cette demeure de Śrīpati dure sur terre... »
L'inscription préangkorienne K. 1254 du musée d'Angkor Borei

Gerdi GERSCHHEIMER & Dominic GOODALL*

*yadā ca surakāryaṃ te aviṣahyaṃ bhaviṣyati |
prādurbhāvaṃ gamiṣyāmi tadātmajñānadeśikah ||*
(Mahābhārata 12.327.85)

« Et quand il y aura une tâche à accomplir pour les dieux
qui est impossible pour toi, j'apparaîtrai,
moi qui enseigne la connaissance de l'âme. »

La première mention publiée de l'inscription K. 1254 est due, sauf erreur de notre part, à Michel Tranet, selon qui elle aurait été mise au jour à Angkor Borei « lors des travaux effectués en avril 1993 pour la construction d'un pont reliant les deux rives ouest et est de la rivière. [...] Cette inscription a appartenu à un monument ancien en briques qui a été complètement démoli à une date indéterminée, et sur l'emplacement duquel fut construit vers 1925-1930 un monastère bouddhique de style colonial, qui est transformé en bâtiment administratif, le chef-lieu d'Angar Puri » (Tranet 1998 : 106)¹. Il y a dans cette description une légère confusion : le pont en question doit être celui qui relie les rives nord et sud de la rivière (voir fig. 1). Lors de leur visite le 7 juin 2013, M. Chea Sambath, le responsable actuel du musée d'Angkor Borei, a rapporté à Dominic Goodall, Bertrand Porte et Chea Socheat que la dalle gisait depuis son enfance sur la rive nord de la rivière à une centaine de mètres à l'est du pont, mais que sa face inscrite était cachée. Lors des inondations qui détruisirent le vieux pont en bois qui fut remplacé en 1993, il a fallu chercher du sable pour remblayer la route ; c'est à ce moment-là que la face inscrite fut découverte et la dalle ramenée au vieux musée (voir fig. 2). Actuellement, la dalle est dressée à la droite de l'entrée dans la véranda du nouveau musée (voir fig. 3), construit en 2006 à une cinquantaine de mètres à l'est de l'ancien musée et à une quarantaine de mètres de la rivière, toujours sur la rive nord. Elle se trouve donc toujours à quelques mètres de l'endroit où elle a été retrouvée, qui est d'ailleurs également la zone où a été retrouvée K. 25, tout petit fragment d'une inscription préangkorienne en khmer (*IC VI*, p. 31), comme le montre le plan d'Angkor Borei publié dans le guide archéologique de Bruno Bruguier et Elizabeth Lacroix (2009 : 100), où notre inscription est désignée

* Gerdi Gerschheimer, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, V^e section ; Dominic Goodall, directeur d'études à l'École française d'Extrême-Orient.

1. La publication en question, où K. 1254 est inventoriée sous le numéro « Ka 6 », ne comporte pas de cliché de l'inscription, mais son identité nous a été confirmée par M. Tranet.

comme « Ka 6 ». Les prospecteurs du programme d'inventaire des sites archéologiques mené par le ministère cambodgien de la Culture et des Beaux-Arts et l'École française d'Extrême-Orient ont pu estamper K. 1254 le 18 août 2004 (estampages EFEO n. 1763 pour la partie gauche, n. 1764 pour la partie droite). Dominique Soutif en a réalisé une couverture photographique le 11 mai 2006 et Arlo Griffiths une autre le 27 janvier 2007, toutes deux conservées à la photothèque de l'EFEO.

L'inscription est gravée sur ce qui fut peut-être un piédroit², en schiste. Large de 157,5 cm, haute de 139,5 cm et épaisse de 22 cm, la pierre a souffert sur sa partie gauche : il manque une à sept syllabes au début de chaque ligne. Du sommet des volutes au-dessus des lettres de la première ligne jusqu'au bas des volutes en dessous des lettres de la dernière ligne, on mesure 57 cm.

Gravée dans une belle écriture ornée (voir fig. 4), l'inscription est constituée de 11 lignes³, avec des lettres larges en moyenne de 1 cm (la largeur varie entre 0,4 cm et 3 cm) ; le corps des lettres est haut d'environ 1,3 cm, l'interligne étant en moyenne de 4 cm (entre le bas du corps des lettres d'une ligne et le sommet des lettres de la ligne inférieure). Elle consiste en 20 stances sanskrites : les neuf premières lignes contiennent chacune deux stances *anuṣṭubh*, dont les vers sont disposés en colonnes, la dixième une stance de mètre *śārdūlavikrīḍita*, la dernière une stance *anuṣṭubh*⁴.

Nous ne décrivons pas la paléographie de l'inscription dans cet article ; voir cependant le tableau placé en fin d'article, qui montre qu'il s'agit d'un échantillon d'une calligraphie particulièrement soignée en caractères typiques des VII^e et VIII^e siècles. On notera que le lapicide a choisi, notamment dans le cas des voyelles, d'employer des graphies parfois très fleuries. La ponctuation est elle aussi élégante : chaque ligne se termine par un fleuron qui a la fonction, sinon la forme, d'un double *daṇḍa* (voir la fin du tableau), les fleurons à volute descendante alternant avec des fleurons à volute ascendante (voir fig. 5).

L'inscription débute par un hommage élaboré à Viṣṇu / Hari (st. I-XI). D'abord invoqué sous le nom de Śrī Tribhuvanañjaya (st. I) – assurément celui de l'idole dont l'installation est rapportée en st. XVIII –, il est ensuite exalté avec, entre autres, force rappel de ses manifestations (*prādurbhāva*).

Suit un panégyrique du souverain très probablement appelé Jayavarman (st. XII-XVII), présenté comme incarnant Viṣṇu et cinq autres divinités (st. XII).

La stance XVIII relate l'installation d'une image de Hari par ce roi. Elle fut apparemment abritée dans un temple dont la stance XIX évoque la munificence, et dont la dernière stance nous apprend qu'il fut érigé par un certain Rājavallabha, dont le « nom / titre » est sans doute significatif : « favori du roi ».

Nous entendons revenir sur l'identité du roi en question et du ou des « Jayavarman I^{er} » dans un article ultérieur sur K. 1236, mais pour notre conclusion préliminaire, à savoir qu'il s'agit probablement d'un « Jayavarman I^{er} bis », voir Goodall 2013 : 353-354.

2. Derrière la dalle, sur le côté supérieur, à 20 cm du bord droit (vu du lecteur), se trouve une encoche trapézoïdale (en queue d'aronde) d'environ 10 cm de côté qui servait au maintien de la dalle, en appui sur un objet, peut-être un mur perpendiculaire à la dalle (voir fig. 6).

3. La mention de 10 lignes, dans Tranet 1998 : 106, est sans doute une coquille.

4. Sur les 37 vers impairs d'*anuṣṭubh* dont la structure rythmique est déterminable (celle de la ne l'est pas ; XVIIa est presque certainement de type *pathyā*), 8 – soit environ 22 % – sont de type *vipulā*. Il y a 4 *na-vipulā* (IIa, XIVc et XVc de rythme - - - - - - - - , XIVa de rythme - - - - - - - -), peut-être 5 (XVIa) ; 2 *ma-vipulā* (- - - - - - - - : IIIa, Va) ; 2 *bha-vipulā* (- - - - - - - - : VIIc et XVIa) ou une seule (XVIa peut aussi être considérée comme *na-vipulā* de rythme - - - - - - - -).

L'image de K. 1254 : un Viṣṇu à quatre bras (*caturbhujā*) ?

Les panégyriques de la divinité et du roi ne sont que hors-d'œuvre pour l'évocation de l'installation par le souverain d'une image de Hari, c'est-à-dire de Viṣṇu (st. XVIII). Cette image, on n'en peut douter, a pour nom Tribhuvanañjaya, « le Conquérant des trois mondes⁵ » : c'est sous ce nom, en effet, qu'est louée la divinité⁶ ; surtout, le temple destiné à l'abriter est appelé *traibhuvanañjaya* (st. XX).

On a vu qu'il n'est pas possible de situer avec certitude, à l'intérieur d'Angkor Borei, l'emplacement d'origine de K. 1254. Il paraît cependant improbable que la ville ait connu, à l'époque préangkorienne, deux divinités distinctes portant le même nom : la nôtre est donc très certainement identique au Vraḥ Kamratāṅ 'Añ Śrī Tribhuvana[m]jaya évoqué à deux reprises dans l'inscription K. 939, « découverte par P. Dupont en 1945 au Tûol Čàm d'Añkor Bórēi [...]. [...] Ce qui reste de ce texte khmer [...] permet seulement de dire [...] qu'il se rapportait aux dons [...] à V. K. A. Črī Tribhuvanañjaya » (*IC V*, p. 56). Aucun des arguments mentionnés par Michael Vickery (1998 : 105, 108, 150, 339), qui incline à dater l'inscription K. 939 du règne d'Īśānavarman, ne paraît concluant. George Cœdès, plus prudent, date l'inscription du ^{vi}e s. *śaka* (*IC VIII*, p. 217) ou du ^{vii}e s. de n. è. (*IC VIII*, p. 11).

La forme de l'image n'est pas connue, mais la dernière strophe de l'inscription nous suggère qu'il s'agissait peut-être d'un Viṣṇu à quatre bras : voir *infra* le commentaire à cette strophe.

Le texte

L'inscription, si l'on excepte les débuts de ligne perdus, semble complète. Elle confirme, s'il le fallait, la maîtrise par son auteur de la littérature sanskrite indienne, tant du point de vue des belles-lettres que de celui des arts poétiques (*alaṅkārasāstra*).

Nous ne voyons pas clairement les raisons qui ont guidé le choix et l'ordre des motifs mythologiques, mais la logique globale de l'inscription est évidente : elle présente en quelque sorte une histoire du monde jusqu'au temps présent. Tout d'abord, comme au début de chaque cycle de création, Viṣṇu repose sur le serpent, absorbé dans la méditation (st. II). De son nombril jaillit un lotus qui sert de siège à Brahmā, lequel bourdonne la syllabe OM, l'essence même de la parole et donc de tout (st. III). Ensuite, prenant la forme de Hayagrīva, Viṣṇu sauve le Veda (st. IV) et offre, à Nārada et à d'autres, en une sorte d'épiphanie, la vision de sa forme cosmique qui englobe tous les dieux (*sarvadevama*) (st. VI). Puis, prenant les formes de Varāha (st. VII), de Narasiṃha (s. VIII) et de Vāmana (st. IX), il écarte maintes menaces qui pèsent sur le monde. Enfin, il s'incarne partiellement sous la forme du roi Jayavarman et continue ainsi d'assurer le maintien du cosmos (st. XIII). Ce Jayavarman, protecteur du monde, installe une image du protecteur du monde qu'il incarne (st. XVII). Dans la strophe de conclusion, même le favori du roi qui construit un temple pour héberger cette statue est décrit en des termes qui pourraient

5. Évocation probable de la conquête des trois mondes par Viṣṇu sous la forme du Nain. Mais toute divinité *suprême*, par définition, est maître « des trois mondes », c'est-à-dire de l'univers : cf. Griffiths 2005 : 20-21, n. 34. Pour un Viṣṇu préangkorien appelé Tribhuvaneśvara, « le maître des trois mondes », voir *ibid.*

6. Pour d'autres inscriptions comportant, dans la première strophe, le nom spécifique de la divinité dont l'installation est relatée par l'inscription, voir par exemple K. 3, K. 1239 (estampage EFEO n. 1757) et probablement K. 604.

qualifier Viṣṇu. Apparaît ainsi un axe terre-ciel dont le roi constitue l'élément central : Viṣṇu en haut, puis le roi, puis son féal⁷. Dans cet univers bien ordonné, tout est maintenu et tout est pénétré par Viṣṇu.

Édition

L'édition a été établie à l'aide des estampages EFEO n. 1763 et n. 1764 de l'inscription et des clichés d'Arlo Griffiths et de Dominique Soutif⁸.

Pour l'édition, nous employons les conventions suivantes :

· [point médian] *virāma*.

C consonne non identifiée.

V voyelle non identifiée.

(...) entourent les éléments graphiques à identification visuellement incertaine. (a/o) représente ce qui pourrait être lu aussi bien *a* que *o*.

[...] entourent les éléments graphiques endommagés ou disparus, restaurés par conjecture.

@ fleuron.

I. (1) ˆ ˆ ˆ ˆ ˆ C(y)Vndr[a]mauliratnprabhāhar(a)m·
yasya pādanakhacchāyaṃ sa śrītribhuvanañjayaḥ ||

b. °har(a)m : le *r* semble suivi d'un début de *ā* long, qui n'a pas été achevé (cf. *ā* dans Xd, *jagad āveśya*).

II⁹. (yo)giddhyeyo pi kim api (dh)yānapratyāhṛtendriyaḥ
jāgar(ū)ko pi yaś śeṣam addhyaśeta payonidhau ||

III¹⁰. (2) ˆ C(ā/o)pi nābhyām addhy ekaṃ yonir vviśvasya pu(ṣ)karam·
vibhrad oṅkārajhaṅkāracaturāsyālim a(c)chi[dat]· ||

a. ˆ -(ā/o)pi : la trace avant *pi* ne permet pas de choisir entre *ā* et *o*. La stance doit contenir un pronom *ya-* ; *yasyāpi* serait possible, mais on ne voit pas la partie attendue du *y* souscrit et il faut très probablement restaurer *yato pi*.

IV. śalākayeva vedāptyā yaś ca vedhokṣivedhanam·
cakārauṅkāraheṣogavyājāvājīśiro dadhat· ||

7. Nous remercions Emmanuel Francis d'avoir tenté avec nous l'analyse de la structure de l'inscription que présente ce paragraphe.

8. Nous n'avons pas relevé systématiquement les cas, assez nombreux, où des éléments lisibles sur un type de document (en particulier les clichés) ne le sont pas sur un autre. Mentionnons, en Xb, *surakāryyataḥ* (seulement *su(ra) - ryyataḥ* sur l'estampage) ; en XIIb, *vitte[śa]r(ū)padhṛk* (*vitte* ˆ - ˆ *padhṛk* sur l'estampage, avec traces du *rū*) ; en XVab, *dhipo smī(t)i yad āh(a) (bhagavā)n (dhipo ˆ (ī) ˆ i yad āhV ˆ ˆ (vā/o)n* sur l'estampage).

9. IIa : *na-vipulā* (- - - - ˆ ˆ ˆ -).

10. IIIa : *ma-vipulā* (ˆ - ˆ - - / - - -).

V¹¹. (3) [vidh](ā)ya viśvaṃ vrahmādi [ta]dgupty(ai) svayam ātmanaḥ
yo jo pi (v)idadhe janma divīha ca (y)u[ge y](u)[ge] ||

d. (y)u[ge y](u)[ge] : pour cette conjecture, voir le commentaire à la traduction.

VI. saumyabhīṣa[ṇa]m āt(m)īyaṃ sarvvadevamayaṃ vapuḥ
yena nāradasatsabhyapāṇdavotaṅkadarśītam· ||

d. °pāṇdavotaṅka° : comprendre °pāṇdavotaṅka°.

VII¹². (4) ˘ ˘ hīrṣur mmahīm īrṣyāṃ (ś)r(i)yāḥ pariharann iva
tiraścakārātmavapur yyah krodacchadmasadma[ni] ||

a. On peut conjecturer, sans grand risque d'erreur, *ujjihīrṣur*.

d. kroda° : comprendre *kroḍa*°.

d. °sadma[ni] : on aurait pu, peut-être, conjecturer °*sadmanā*.

VIII. daityendrorodrinirbhbedavajrāyitanakhānkuram·
nṅkesari(vap)ur yyasya vismāpitajagattrayam· ||

a. °nirbhbedha° : comprendre °*nirbhbedha*°.

IX. (5) - yāmotsedhivistāramā(n)adaṇḍāyito divaḥ
yatpādo grastasūryendupādo nakhamaṇitviṣā ||

a. - yāmotsedha° : restituer très probablement *āyāmotsedha*° (voir commentaire à la traduction).

b. daṇḍāyito : comprendre *daṇḍāyito*.

X. śakti ˘ (r)jj(a)tanun daivīm ujhatā surakāryyataḥ
ye(na) māyāgṛ(ha)cchāyāñ jagad āveśya śāyitam· ||

a. śakti ˘ (r)jj(a)° : du point de vue paléographique, la 4^e syllabe pourrait aussi être lue *rijam, jjo, jjom*... (voir aussi commentaire à la traduction).

d. jagad āveśya : le *ā* long du *d* semble n'être gravé qu'à moitié (cf. *supra* Ib), mais le sens exige un *ā* long, du reste conforme aux normes métriques.

11. Va : *ma-vipulā* (˘ - ˘ - - / - - ˘).

12. VIIc : *bha-vipulā* (˘ - ˘ - - ˘ ˘ -).

XI. (6) ˘ ˘ (d)oddharaṇādhānakrāntirakṣādikarmmaṇā
ananyasvāmītā yena bhuvāsuprakāṭī[k]ṛtā ||

XII. tasyāṅśo yo gñīśakrenduyamavitte[śa]r(ū)padhṛk·
pratāpaśaktilāvaṇyasamatvānugrahādibhiḥ ||

XIII. (7) ˘ ˘ ˘ j(a)yavarmm[e]ti khyā(to) yaccaraṇāpjayoḥ
nyapatan nṛpatīndrāṇāñ cūdāratnālīpaṅkta[ya]ḥ ||

a. Bien que d'autres conjectures ne soient pas exclues, il nous paraît probable qu'il faille restituer *rājā śrī°* au début du vers a : cf. *rājā śrījāvārmmeti* dans les inscriptions K. 447 / 657, st. Vc ; K. 493 / 657, st. IIc ; K. 55 / 667, st. VIIa.

b. °caraṇāpjayoḥ : comprendre °caraṇābjayoḥ.

d. cūdā° : comprendre *cūdā°*.

XIV¹³. yo nantabhogaśayanas svabhyarccitapadakramaḥ
sacakro vāṇavijayī śrīmāñ chrījānītaḥ prati ||

c. vāṇa° : nous avons exclu la possibilité de lire *vāla°*, où le *l* serait suivi d'une ébauche de *ā* long (cf. *supra* Ib).

d. prati : c'est sans doute une éraflure qui donne l'impression de lire *pratī* (elle est du reste située plus haut que les marques distinguant habituellement *i* de *ī*).

XV¹⁴. (8) ˘ ˘ ˘ ˘ dhīpo smī(t)i yad āh(a) (bhagavā)n vacaḥ
tad atītyānyanṛpatīn arthavad yatra lakṣyate ||

XVI¹⁵. rājanvatīti prathitā bharttāraṃ prā(pya) sadguṇaiḥ
yam ahīnam ahīnābham ahīnābham abhūn mahī ||

XVII. (9) ˘ ˘ ˘ ˘ jatā ˘ ˘ bhā(r)ais (si)ktā harer bhuvī
bhūbhṛd dharir itīvārccā yena bhū(bha)ranirbhbhayam· ||

d. °nirbhbhayam : comprendre °nirbbhayam.

XVIII. tena kārttayugīneva pratimāpratimā hareḥ
bhaktyā bhaktārttisanharttrī vidhineyaṃ pratiṣṭhitā ||

13. XIVa : *na-vipulā* (- - - - -) ; XIVc : *na-vipulā* (- - - - -).

14. XVc : *na-vipulā* (- - - - -).

15. XVIa : *bha-vipulā* (- - - - -) ou *na-vipulā* (- - - - -), si *pr* ne fait pas position.

XIX ¹⁶. (10) - - - ~ - (vi)mānam athavā śakrasya kiṃ śrīgṛhaṃ
dvāraṃ vā tridivasya maulir avaneḥ kiṃ vā purībhūṣaṇam·
i(t)y ālokyā savismayaṃ yad abhavan nānāpratarkko nṛṇām
etac chrīpatidhāma tiṣṭhatu bhuvī sthairyyeṇa meros samam· @

a. L'espace entre les *akṣara na* (n° 9) et *ma* (n° 10) est inhabituellement important, soit en raison d'un défaut de la pierre préexistant à la gravure, soit parce que le lapicide aura voulu prolonger l'alignement des vers précédents.

d. @ : cette ponctuation semble être un prolongement du *virāma* du *m* ; le manque de place explique sans doute l'emploi d'une forme abrégée de la ponctuation habituelle.

XX. (11) [ś]r[ī](rāja)vallabhākhyo yo dhī(śrī)śau[[r]]yyakṣamālayaḥ
tenāyam ālayo vad(dha)ś śrīmān traibhuvanañjayaḥ ||

b. śau[[r]]yya° : les documents ne montrent pas de trace du *r*.

Traduction commentée

I. [Vive ?] cet auguste Tribhuvanañjaya, dont le lustre¹⁷ des ongles des pieds ravit l'éclat des joyaux du/des diadème(s) de ...

Notre « traduction » de la partie manquante se base sur une conjecture *jayati*, du reste très hypothétique. On pourrait tout aussi bien conjecturer : *jayatāt suradaityendra-*, ou *jayatān namradaityendra-*, ou *pātu naḥ suradaityendra-*, ou *pāyād ānamradaityendra-*. Dans les conjectures évoquées, nous avons supposé que le mot *indra* est employé pour désigner les princes ou les meilleurs dans une classe (les meilleurs des *daitya*), mais il est concevable qu'il désigne le dieu Indra lui-même.

Le *sa* indique que la louange est bien celle de la divinité installée.

II. Les sens retirés dans la méditation bien que (lui-même) objet, on ne sait comment (*kim api*), de la méditation des yogis, il reposait, vigilant cependant, sur Śeṣa, dans l'océan de lait.

La divinité est au-delà de notre capacité à la conceptualiser, d'où la qualification *kim api* (« on ne sait comment »).

16. Mètre *śārdūlavikrīḍita* (- - - ~ - ~ - - / - - ~ - - -).

17. Pour le genre neutre du composé déterminatif *pādanakhacchāyam*, voir A. 2.4.25.

III. Et [de lui] a éclos¹⁸, au nombril, l'Un, matrice de l'univers, le lotus portant l'abeille (qu'est le dieu) à quatre bouches (= Brahmā) bourdonnant la syllabe ॐ.

La syllabe ॐ contient, en essence, la totalité du Veda. En évoquant la forme de Viṣṇu qui soutient Brahmā, l'inscription fait écho à une strophe bien connue du *Mahābhārata* (*Śāntiparvan* 12.47.40) :

*ajasya nābhāv adhy ekam yasmin viśvaṃ pratiṣṭhitam
puṣkaraṃ puṣkarākṣasya tasmai padmātmane namaḥ*

« L'Un au nombril du non-né, où s'enracine l'univers, le lotus du (dieu) aux yeux de lotus, hommage à lui, qui est le lotus ».

André Couture nous signale que le vers *a* de cette strophe (qu'il commente dans une publication consacrée à la manifestation du lotus ; Couture 2007 : 112-113) est sûrement un emprunt à la *Ṛksamhitā* X.82, st. 6cd (hymne à Viśvakarman) : *ajasya nābhāv adhy ekam arpitam yasmin viśvāni bhuvanāni tasthuḥ*, « Au nombril du non-Né, l'Un est fixé, lui sur lequel s'appuient toutes les créatures » (trad. Renou 1956 : 80), « Dans le nombril du Non-né (est) fixé le Un (comme les rais sur la roue), en lequel tous les êtres se tiennent-depuis-toujours » (trad. Renou 1966b : 171).

IV. Et portant une tête de cheval feinte, hennissant formidablement la syllabe ॐ, il perfora (la cataracte qui voilait) les yeux du Créateur (= Brahmā) par le stylet, si l'on peut dire, qu'est le recouvrement des Veda.

Le récit de ce mythe se trouve, par exemple, dans le *Mahābhārata* (12.335.51 *sqq.*). On notera que plusieurs personnages chevalins de la mythologie indienne (les *gandharva*, les deux *Aśvin*) sont associés à la médecine. Les interventions chirurgicales pour enlever les cataractes ont commencé tôt en Inde, et l'enlèvement d'une cataracte est une image courante pour la révélation de la connaissance.

Les sculptures cambodgiennes de Viṣṇu à tête de cheval, bien qu'on les ait identifiées souvent comme des représentations de Kalkin, dixième *avatāra* de Viṣṇu (voir par exemple Dalsheimer 2001, pièces 4 et 44), sont plutôt à identifier comme des images de cette figure, Hayaśiras. Or Hayaśiras ne figure dans aucune des listes, tardives du reste, des dix *avatāra* (Schmid 2010 : 344), qui ont pu influencer les historiens de l'art ; Kalkin, en revanche, n'est jamais évoqué dans les inscriptions cambodgiennes jusqu'ici connues. Pour d'autres attestations épigraphiques de Hayaśiras (ou Vājimukha, etc.), voir K. 218 (st. XXV) et K. 632.

V. Il [créa] l'univers, à commencer par Brahmā, puis, afin de [le] protéger, il créa lui-même, bien que non-né (*ajo 'pi*), sa propre naissance (*janma*), au ciel et ici-bas, [d'âge en âge].

18. Cette traduction présuppose l'utilisation d'une forme active, *acchidat*, alors qu'on attend un moyen (sur cette possibilité, voir Renou 1996, § 320).

Cf. le passage bien connu de la *Bhagavadgītā* 4.6-8 (= *Mahābhārata* (*Bhīṣmaparvan*) 6.26.6-8), qui commence et se termine avec des expressions qui ont été réemployées dans notre inscription :

*ajo 'pi sann avyayātmā bhūtānām īśvaro 'pi san
prakṛtiṃ svām adhiṣṭhāya saṃbhavāmy ātmamāyayā
yadā yadā hi dharmasya glānir bhavati bhārata
abhyutthānam adharmasya tadātmānam sṛjāmy aham
paritrāṇāya sādḥūnām vināśāya ca duṣkṛtām
dharmasamsthāpanārthāya saṃbhavāmi yuge yuge*

« Quoique sans commencement et sans fin, et chef des êtres vivants, néanmoins maître de ma propre nature, je nais par ma vertu magique.

Quand la justice languit, Bhārata, quand l'injustice se relève, alors je me fais moi-même créature, et je nais d'âge en âge

Pour la défense des bons, pour la ruine des méchants, pour le rétablissement de la justice. » (*Bhagavadgītā*, trad. Burnouf 1861, p. 57)

VI. Il a fait voir à Nārada, aux membres vertueux de l'assemblée (des Kaurava), au Pāṇḍava et à Utaṅka son propre corps à la fois serein et terrifiant, qui contient tous les dieux.

Viṣṇu apparaît devant Nārada, un ami et associé de Kṛṣṇa, sous une forme qui englobe tout l'univers (*viśvarūpa*) dans le Śvetadvīpa (une visualisation courante dans la littérature *pāñcarātra*) dans le *Mahābhārata* (12.326.1-13). Une théophanie fameuse accordée à Arjuna est décrite dans la *Bhagavadgītā* 11 et l'adjectif *satsabhya* (« membre vertueux de l'assemblée ») pourrait donc le décrire, mais il est plus probable que cette épithète fasse référence aux bénéficiaires d'une théophanie relatée ailleurs dans le *Mahābhārata* (5.129.1-20), où Kṛṣṇa se présente devant la cour des Kaurava. La plupart des courtisans, apeurés, ferment les yeux, mais Droṇa, Bhīṣma, Vidura, Sañjaya et certains Ṛṣi le regardent¹⁹. Utaṅka, qui s'appelle aussi Uttāṅka, est un autre sage à qui Viṣṇu s'est montré (*Mahābhārata* 3.192.9 sqq.).

Pour *sarvadevamaya*, « qui contient tous les dieux » ou « qui consiste en tous les dieux », une épithète typique de Viṣṇu, voir, par exemple, ce passage de l'*Aṣṭādaśavidhāna* :

*ataḥ paraṃ pravakṣyāmi sarvadevamayo hariḥ
brahmadevaḥ śiraṃ tasya keśebhyaś ca vanaspatiḥ (58)
[...] devaḥ kālāgnirudro vai pādāṅguṣṭhe vyavasthitaḥ
sarvadevātmako viṣṇuḥ sarve devās tadātmakāḥ (68)
aśeṣaṃ vāñmayam sarvaṃ lokālokaṃ carācaram
vyāptam viṣṇuśarīreṇa vāyu-r-ambarayor yathā (69)*

19. Nous remercions M. Diwakar Acharya de nous avoir indiqué les passages qui décrivent les deux premières théophanies de Viṣṇu dans cette liste.

« Ensuite je vais vous enseigner : Hari contient tous les dieux. Sa tête est le dieu Brahṃā ; de ses cheveux [provient] le seigneur des plantes [= Soma] [...]. Le dieu Kālāgnirudra réside dans son orteil [droit]. Viṣṇu consiste en tous les dieux ; tous les dieux sont de sa nature. Toute écriture [révélée], tous les êtres mobiles et immobiles [jusqu'à] la montagne qui sépare le monde et le non-monde (*lokāloka*) – tout est rempli par le corps de Viṣṇu, comme par l'air et par l'éther. »

VII. Désireux de [soulever] la Terre, il cacha, comme pour esquiver la jalousie de la Fortune, son propre corps [à] l'abri d'un déguisement de sanglier.

VIII. Son corps d'Homme-Lion, dont les griffes acérées sont comme le foudre (d'Indra) en fendant la montagne (*adri*) qu'est la poitrine (*uras*) du prince (*indra*) des Daitya [= Hiraṇyakaśipu], a émerveillé les trois mondes.

Sur Indra fendant les montagnes à l'aide de son foudre, voir Macdonell 1897 : 62²⁰.

IX. Agissant comme un étalon des longueur, hauteur et largeur du ciel, son pied (*pāda*) éclipse par le scintillement des gemmes que sont ses ongles les rayons (*pāda*) du Soleil et de la Lune.

La stance fait référence à la manifestation de Viṣṇu en nain (Vāmana) au moment où il se dresse pour parcourir l'univers en trois enjambées (Trivikrama). Pour la restitution du mot *āyāma*, cf. *Kāvyaḷaṅkāra* de Bhāma, 3.36 :

*samagraḡaganāyāmamānadaṅdo rathāṅginaḡ
pādo jayati siddhastrīmukhendunavadarpaṅaḡ*

« Vive le pied (*pāda*) du Porteur du Disque (= Viṣṇu), étalon de l'étendue tout entière du ciel, miroir neuf (où se reflètent) les lunes que sont les visages des épouses des Siddha. »

X. Renonçant à son corps divin [armé de (*sajjāṃ*) / dépourvu de (*varja*) / ?] puissance, (qu'il avait adopté) pour accomplir l'œuvre des dieux, il a fait entrer l'univers dans l'ombre d'une demeure (issue de sa) magie et (l'y) a fait reposer.

Sur Vāmana faisant rentrer l'univers dans son corps, magiquement élargi après ses trois enjambées, voir le passage donné en appendice au chapitre 2.21 de l'édition critique du *Mahābhārata*, en particulier les hémistiches suivants (numérotés 360-365) :

*mahābhūtāni bhūtātmā saviśeṣāṅi vai hariḡ
kālaṃ ca sakalaṃ rājan ḡātrabhūtāny adarśayat*

20. Pour la formulation sanskrite, cf. la stance 19 dans les onze inscriptions digraphiques de Yaśovarman, toutes datées de 889 de n. è. (K. 96, 309, 362, etc.) : *daityendravakṣonirbhedavidyāṃ iva ḡadābhṛtā | śikṣitāś śīḡhrahasto yo yuddhodḡṛptadvīṣaddhatau*. Pour une traduction, voir Bergaigne 1893 : 371.

*tasya gātre jagat sarvam ānītam iva dṛśyate
na kiṃ cid asti lokeṣu yad anāptam mahātmanā
tad dhi rūpam upendrasya devadānavamānavāḥ
dṛṣṭvā taṃ mumuhuḥ sarve viṣṇutejobhipīditāḥ*

« Ô roi, Hari, qui a pour nature les éléments (*bhūtātmā*), a montré les éléments, avec toutes [les formes différenciées] qui les caractérisent, ainsi que le temps entier, comme étant devenus des parties de son corps. Tout l'univers paraissait comme intégré dans son corps. Rien n'existe aux mondes qui ne soit rempli par le [dieu] magnanime. C'est cela la forme du frère cadet d'Indra (Upendra). Les dieux, les démons et les hommes, tous, l'ayant vu, furent confus, terrifiés par la puissance de Viṣṇu. »

Un hémistiche du *Viṣṇudharma* (77.37cd) résume cet épisode ainsi :

sarvadevamayo 'cintyo māyāvāmanarūpadhṛk

« Portant la forme du nain à puissance magique, il contient tous les dieux, il est inconcevable. »

Bien qu'il ne manque, partiellement, que deux syllabes, nous n'avons pas pu trouver de solution qui nous satisfasse. Si l'on lit *śaktivarjjatanuṃ*, il faut supposer que le corps qu'abandonne Viṣṇu est dépourvu de puissance puisqu'il l'a déjà utilisée ; si l'on restitue *śaktisajjāṃ tanuṃ*, il faut interpréter l'élément graphique qui surmonte le *jj* comme une voyelle *ā* et non pas comme la consonne *r*. La restitution *śaktisphūrjjatanuṃ* (« corps qui explose de puissance ») serait intéressante, mais est hélas peu probable paléographiquement.

XI. En œuvrant à la ..., à la soulever (*uddharaṇa*), à la déposer (*ādhāna*), à l'arpenter (*krānti*), à la protéger (*rakṣā*), etc., il a rendu très manifeste que la Terre n'a pas d'autre maître (*svāmin*) (que lui).

Cette stance fait allusion aux activités de Viṣṇu qui auraient protégé la terre. L'action de la soulever est clairement à associer à sa forme de sanglier (*Varāha*) et celle de l'arpenter rappelle sa forme de Trivikrama (évoquée dans la stance IX) ; mais l'action de la déposer ou de la créer (*ādhāna*) ne nous suggère aucune manifestation particulière, tandis que la protection (*rakṣā*) pourrait être associée avec toutes.

XII-XIII. Portion de ce (dieu), [le roi] appelé [Śrī] Jayavarman possédait, par son ardeur, sa puissance, sa vénusté, son équité, ses faveurs, etc., les caractéristiques d'Agni (= le Feu), de Śakra (= Indra), d'Indu (= la Lune), de Yama (= le dieu de la Mort) et du Maître des Richesses (= Kubera). Les essaims (*paṅkti*) d'abeilles (*ali*) que sont les bijoux des diadèmes des meilleurs des rois se précipitaient sur les lotus (*abja*) de ses pieds.

La *Manusmṛti*, entre autres, nous a habitués au lieu commun du roi dont le corps est formé de particules de huit divinités, les huit gardiens de l'espace (*lokapāla*) :

*arājake hi loke 'smin sarvato vidrute bhayāt
rakṣārtham asya sarvasya rājānam asṛjat prabhuh
indrānilayamārkāṇām agneś ca varuṇasya ca
candravitteśayoś caiva mātrā nirhṛtya śāśvatīḥ
yasmād eṣāṃ surendrāṇāṃ mātrābhyo nirmīto nṛpaḥ
tasmād abhibhavaty eṣa sarvabhūtāni tejasā (Manusmṛti VII.3-5)*

« Parce qu'assurément ce monde, sans roi, se dissout de toutes parts sous l'effet de la crainte, le Seigneur [= Prajāpati], afin de le protéger dans son intégralité, créa le roi en prélevant des particules éternelles d'Indra, du Vent, de Yama, du Soleil, du Feu et de Varuṇa, ainsi que de la Lune et du Maître des richesses [= Kubera]. Puisque le roi a été façonné à l'aide de particules de ces rois des dieux, il l'emporte sur tous les êtres par son éclat (*tejas*). »

La même notion est exprimée dans la *Manusmṛti* V.96 et dans plusieurs autres textes : voir aussi Francis 2009 (p. 6, en particulier la note 20²¹, et p. 298-299) pour des attestations, dans le corpus épigraphique indien, de tropes employant cette notion.

La présente configuration à cinq divinités, pour être moins fréquente, n'en est pas moins attestée. On la trouve en effet dans des manuscrits du *Rāmāyaṇa* (*Āraṇyakāṇḍa*) 3.38.12 :

*pañca rūpāṇi rājāno dhārayanty amitaujasah
agner indrasya somasya yamasya dhanadasya ca²²
prasādam cānukurvanti teṣāṃ krodham ca pārthivāḥ
auṣṇyam tathā vikramam ca saumyam daṇḍam prasannatām*

« Les rois tout-puissants possèdent cinq caractéristiques, [qu'ils tiennent] du Feu, d'Indra, de la Lune, de Yama et de Kubera. Les seigneurs de la terre reproduisent et leur bonne disposition, et leur colère, ainsi que l'ardeur [du Feu], la vaillance [d'Indra], la vénusté [de la Lune], le pouvoir judiciaire [de Yama] et la bonne disposition [de Kubera]. »

Les vers *abcd*, d'ailleurs, forment assurément une « strophe flottante », qu'on retrouve dans la *Nārada-smṛti* 18.24 (cf. Kane 1946, vol. 3 : 23, n. 7) avec la leçon *dhanadasya ca*. Les *Viṣṇudharmāḥ*, quant à eux, ont, à l'instar de nombre de manuscrits du *Rāmāyaṇa*, privilégié la formule où Varuṇa remplace Kubera (st. 63.2). Mais leur strophe 63.4, dont on attend qu'elle explicite la précédente, remplace curieusement la Lune par le couple Rāma-Viṣṇu :

*indrāt prabhutvam jvalanāt pratāpam
krauryam yamād vaiśravaṇāt prabhāvam |*

21. Dans le premier volume de la version publiée de cette thèse (Francis 2013), voir p. 7. Le deuxième volume est en cours de publication.

22. L'édition critique adopte au vers *d* la leçon *varuṇasya ca* au lieu de *dhanadasya ca*. Cette dernière est, selon les éditeurs, la leçon de cinq manuscrits du groupe du nord-est et d'un manuscrit du nord-ouest, qui présentent, avec d'autres manuscrits, l'hémistiche *prasādam cānukurvanti teṣāṃ krodham ca pārthivāḥ*. L'édition critique omet cet hémistiche.

*sattvasthitim rāmajanārdanābhyām
ādāya rājñah kriyate śarīram ||*²³

« Le corps d'un roi est fabriqué en recevant d'Indra la souveraineté, du Feu l'ardeur, de Yama la cruauté, de Vaiśravaṇa (= Kubera) la puissance, de Rāma et de Janārdana (= Viṣṇu) la constante fermeté. »

Une configuration à cinq divinités, où Hara remplace Yama et, sans doute, le Soleil remplace le Feu, est citée dans une version non cachemirienne du commentaire de Vallabhadeva à *Raghuvamśa* 2.75 (cf. éd. Isaacson & Goodall : 307 ; éd. Nandargikar : 43, notes) :

*indrāt prabhutvaṃ tapanāt pratāpaṃ
krodhaṃ harād vaiśravaṇāc ca vittam |
āhlādakatvaṃ ca niśādhināthād
ādāya rājñah kriyate śarīram ||*

« Le corps d'un roi est fabriqué en recevant d'Indra la souveraineté, du Soleil l'ardeur, de Hara (= Śiva) la fureur et de Vaiśravaṇa (= Kubera) la richesse, et le charme du Seigneur de la nuit (= la Lune). »

Pour une autre attestation épigraphique d'un roi formé par les natures de cinq divinités, voir l'inscription du Campā C. 25, st. III (*ISCC*, p. 213). Notre traduction reflète les corrections proposées par Barth (*ISCC*, p. 216, n. 1 et 3) à la traduction de Bergaigne (1893 : 216).

*sa śrīmān nṛpatīś sadā vijayate bhūmau ripos sarvataś
candrendrāgniyaṃ viśvānāśaṃ viśvānāśaṃ viśvānāśaṃ
brahmāṇśaprabhavaḥ prabhūtavibhavo bhāgyaprabhāvānviṭaḥ
śaktyā viṣṇur iva pramathya ca ripūn dharmasthitim pālayet ||*

« Ce roi fortuné est toujours victorieux de ses ennemis sur terre. Il prit par sa puissance le corps de la Lune, d'Indra, du Feu, de Yama [et] du roi des Yakṣas (Kubera). Issu d'une portion de Brahmā, possesseur d'abondantes richesses, pourvu de bonheur et de majesté, après avoir par sa puissance, tel Viṣṇu, écrasé ses ennemis, puisse-t-il protéger la maintenance de la Loi. »

Pour la strophe XIII, comparer, *mutatis mutandis*, ce que Bergaigne (1885 : 556) disait des panégyriques royaux des inscriptions du Cambodge ancien : « Tous les rois ont “les ongles des orteils illuminés par le reflet des pierreries qui étincellent sur les diadèmes de leurs vassaux prosternés devant eux” ; il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que nul d'entre eux n'ait eu à défendre sa couronne contre quelque gouverneur auquel il aurait pris fantaisie de relever la tête ».

23. On trouvera la même strophe recensée par Sternbach (1977 : 1437), *Mahā-subhāṣita-saṃgraha*, n° 6028, et citée dans la *recensio simplicior* de la *Śukasaptati* (strophe 49, chapitre 5), avec quelques variantes mais la même liste de divinités. Pour une formulation différente qui retient les divinités mentionnées dans le *Rāmāyaṇa*, cf. *Mārkaṇḍeyapurāṇa* 24.23-28.

XIV. Sa couche est (pourvue) d'infinies jouissances / *il repose sur les anneaux d'Ananta*, la trace de ses pieds est bien vénérée / *ses (trois) enjambées sont très honorées*, (muni) d'une armée / *d'un disque*, victorieux par ses flèches / *vainqueur de Bāṇa*, il est fortuné / *accompagné de Śrī*, en lieu et place de l'époux de Śrī²⁴.

La stance XIV exalte le souverain avec des qualificatifs applicables également à Viṣṇu (nos italiques) : repos sur le serpent Ananta (= Śeṣa, voir st. II), enjambées (de Vāmana, voir st. IX), port du disque et victoire sur l'Asura Bāṇa²⁵.

La construction *prati* + ablatif (ou *-tas*), régulée par *Aṣṭādhyāyī* 1.4.92 (et 2.3.11, 5.4.44) dans les sens de *pratinidhi* (substitut) et *pratidāna* (contre-don), semble peu usitée – ou même absente ? – dans la littérature sanskrite du sous-continent indien en dehors de la tradition grammaticale. Elle a été relevée cependant au Cambodge : voir, dans ce volume, Estève, n. 18.

XV. La parole que dit le seigneur, à savoir « je suis le souverain (*adhīpa*) ... », appliquée à lui, apparaît comme significative, dépassant les autres rois.

Cette stance décline le thème, classique, d'une proposition ou d'un mot qui, appliqué à ce roi-ci, prend tout son sens, alors que chez d'autres rois, l'usage n'en était pas justifié sur le plan « étymologique ». On retrouve en effet ce thème assez fréquemment : voir 4.10 (ou 4.12 dans le texte de Mallinātha) du *Raghuvamśa*, la stance IV de K. 86 et la stance XIV de K. 1141. Il est possible que le terme qui a ainsi été trouvé plein de sens soit *adhīpa-*, « maître, chef, souverain ». Mais ce qui reste de la stance donne l'impression que ce qui est *arthavad* n'est pas un mot, mais une phrase, une expression complète. Peut-être une conjecture du type *sarveṣām adhīpo smīti* (« je suis le souverain de tous ») est-elle envisageable ?

XVI. Quand elle l'eut obtenu comme époux, non dénué de vertus (*sadguṇaiḥ ... ahīnam*), au lustre sans défaut (*ahīnābham*), ayant le lustre du Roi des serpents (*ahī-inābham*)²⁶, la Terre fut célébrée comme étant pourvue d'un bon roi (*rājanvatī*).

Le terme *rājanvant-* (fém. *rājanvatī-*) – qu'on trouve au Campā à la fin du VIII^e s. dans l'inscription de Phuróc Thièn (face B, l. 6 ; voir Griffiths & Southworth 2007 : 363) – n'était attesté jusqu'à présent au Cambodge, à notre connaissance, que dans la célèbre inscription de Prè Rup (K. 806 / 961-962), du règne de Rājendravarman, à la

24. *Śrījāni* (« qui a Śrī pour épouse (*jāni*) ») = Viṣṇu. Le composé, absent des dictionnaires usuels, a été relevé par K. Bhattacharya dans ses *Recherches sur le vocabulaire des inscriptions sanskrites du Cambodge* (1991 : 75, n° 322). Il figure dans les inscriptions angkoriennes suivantes : K. 522 / x^e s. (r. de Rājendravarman), st. XIII (*IC V*, p. 121) ; K. 356 / xi^e s. (r. d'Udayādityavarman I^{er}), st. IX (Cœdès 1911 : 403) ; K. 228 / xi^e s. (r. de Sūryavarman I^{er}), st. IIIa (*IC V*, p. 239).

25. Pour sa victoire sur Bāṇa, voir, par exemple, *Harivamśa* 31.146 et chapitres 106 *sqq.*, ainsi que *Mahābhārata, Sabhāparvan* Addendum 21, l. 1516 *sqq.*

26. Le « Roi des serpents » pourrait être Śeṣa (ou Balarāma). Ce sens du mot *ahīna* est également identifié par quelques commentateurs du *Raghuvamśa* à propos de la stance 9.5 (voir l'édition de Nandargikar 1971, notes p. 171), qui sera citée plus bas dans notre commentaire.

stance XLVIII (*IC* I, p. 82 et 112, avec n. 3 ; cf. K. Bhattacharya 1984 : 481-482). La forme, distincte de la forme attendue *rājavant-* (« ayant un roi »), est enseignée par Pāṇini, *A.* 8.2.14 : *rājanvān saurājye*, « le mot *rājanvan* (N. sg.) (est tout-formé) quand il s’agit d’un bon gouvernement (donc : “[pays] ayant un bon roi”) » (trad. Renou 1966a, II : 370). Elle est bien connue grâce à son emploi dans la stance 6.22 du *Raghuvamśa* de Kālidāsa²⁷ :

kāmaṃ nṛpāḥ santi sahasrasaṅkhyā
rājanvatīm āhur anena pṛthvīm |
nakṣatratārāgrahasāṅkulāpi
jyotiṣmatī candramasaiva rātriḥ ||

« C’est sûr, il y a des rois par milliers. (Mais) c’est en raison de lui que la Terre est dite “pourvue d’un bon roi”. La nuit, bien que bondée de constellations, d’étoiles et de planètes, n’est lumineuse qu’en raison de la Lune. »

Selon Bhattacharya (1984 : 482 / 1985 : 308), « it may be mentioned that, since Kālidāsa, the word is found several times in Sanskrit poetry ». On le retrouve aussi dans l’œuvre d’un poète qui lui était peut-être contemporain : la stance suivante appartient au *Rūpyāvatījātaka* de Haribhaṭṭa (*Jātakamālā* 6.41, Hahn 2007 : 81) :

acchinnadānaparipūrṇamanorathena
śaktitrayodayavatā vijitendriyeṇa |
nānāguṇābharaṇabhūṣitavigraheṇa
rājanvatī kṣitir abhūt kṣitipena tena ||

« La terre est devenue véritablement “pourvue d’un bon roi” grâce à ce souverain, dont la générosité ininterrompue satisfaisait tout désir, qui disposait d’une abondance des trois puissances [royales, à savoir, prééminence (*prabhutva*), bon conseil (*mantra*) et énergie (*utsāha*)], qui avait conquis les facultés des sens, [et] dont la personne était ornée de divers agréments et qualités. »

Hahn (2007 : 8) propose de situer la composition de la *Jātakamālā* de Haribhaṭṭa entre 425 et 475 de notre ère. Mais l’idée que la source d’inspiration soit, ici aussi, le *Raghuvamśa* nous paraît d’autant plus défendable qu’il se pourrait bien que la seconde moitié de notre stance fasse écho à deux autres stances du *Raghuvamśa*, 9.5 et 18.14. Les vers *c* et *d* jouent évidemment sur le procédé rhétorique de l’allitération, plus précisément sur ce qu’on appelle le *yamaka* (Porcher 1978 : 229 *sqq.*) ou, en terminologie occidentale, la paronomase, qui « réunit dans la même phrase des mots dont le son est à-peu-près le même, mais le sens tout à fait différent » (Fontanier 1977 : 347). Or, l’utilisation du *yamaka* est précisément ce qui caractérise le livre 9 du *Raghuvamśa*, dont voici la stance 5 :

27. Cf. K. Bhattacharya (1991 : 4, n. 16), « on peut se demander si l’auteur de cette même inscription [= K. 806], quand il emploie (st. XLVIII) le mot *rājanvatī* [...], ne s’inspire pas, en même temps [que du sūtra 8.2.14 de Pāṇini], de *Raghuvamśa*, VI, 22 [...] ».

*daśadigantajitā raghunā yathā
śriyam apuṣyad ajena tataḥ param |
tam adhigamya tathaiva punar babhau
na na mahīnam ahīnaparākramam ||*

« Tout de même que la Terre (*kṣitiḥ*, st. 4, ou plutôt *mahī*, vers *d*²⁸) prospérait grâce à Raghu, qui avait conquis jusqu'aux limites des dix directions, puis grâce à Aja, elle ne laissa pas (*na na*) de resplendir (*babhau*) à nouveau quand elle l'obtint (= l'épousa) comme maître (*ina*), lui [Daśaratha] dont l'héroïsme était entier (*ahīna*) (/ dont l'héroïsme était celui du Roi des serpents). »

On notera que le *yamaka* ici utilisé est précisément celui de /*mahīna*/, qui apparaît trois fois dans notre stance. Noter aussi le verbe *bhā-*, *bhāti*, *babhau* (au parfait), « briller, resplendir ; apparaître, se manifester ; etc. ».

Reste alors le problème de l'interprétation des attributs du roi. On peut soit lire *ahīnamahīnābham*, soit *ahīnam ahīnābham*. La seconde solution semble permettre de mieux construire *sadguṇaiḥ* : « ne manquant d'aucune des vertus ». La première n'est cependant pas impossible, « qui, par ses vertus, avec un éclat royal (*mahīna*, de maître de la Terre) entier ». C'est le dernier vers de la stance 18.14 du *Raghuvamśa* qui nous fait pencher pour la seconde solution :

*ahīnagur nāma sa gāṃ samagrām
ahīnabāhudraviṇaḥ śaśāsa |
vihīnasamsargaparānmukhatvād
yuvāpy anarthair vyanair vihinah ||*

« [Puis,] celui qui s'appelait Ahīnagu gouverna la terre entière ; il avait pour richesse la puissance entière de ses bras (/ il avait pour richesse la puissance de ses bras qui ressemblaient au Roi des serpents) ; puisqu'il tournait le dos au commerce avec des misérables (*vihinā-*), il était, bien que jeune, dénué (*vihinah*) de vices. »

Cette stance n'emploie pas la figure *yamaka*, mais elle contient quatre répétitions des syllabes /*hīna*/, dont la dernière se trouve dans le mot *vihinah*, qui est à construire avec un instrumental (*vyanair*).

XVII. La statue de Hari qu'il a fondue, sur terre, avec ... [un certain nombre] ... [d'unités de poids appelés] *bhāra* ..., ... comme dans la pensée que Hari soutient la terre

28. Pour les auteurs des commentaires anciens au *Raghuvamśa* jusqu'ici publiés, et probablement aussi pour Kālidāsa lui-même, le sujet était *mahī*, et non pas *kṣitiḥ*, qui a le même sens, dans la stance précédente. Mais si l'on acceptait cette deuxième possibilité, *mahī* pourrait alors être considéré comme faisant partie du composé *mahīna*, « seigneur de la terre, roi ». K. Bhattacharya (1991 : 26 et 67, § 263) rappelle que ce terme, enregistré par les lexicographes modernes au sens de roi sur la base d'une interprétation erronée de *Raghuvamśa* 9.5, figure néanmoins en ce sens dans l'inscription K. 834 (sans doute du XI^e s.), st. LV (*IC V*, p. 254).

(/ que Hari est le roi), de telle sorte qu'il n'y ait plus de crainte concernant [l'action de soutenir] le fardeau de la Terre.

À cause des lacunes, la traduction de cette belle strophe pleine d'allitérations de la consonne *bh* est malheureusement incomplète et bien hypothétique.

Le trope selon lequel Viṣṇu est installé ici puisqu'il est roi, qu'il soutient la terre, fait sans doute allusion à un détail de l'iconographie qui disparaît tôt en Inde, mais qui est resté très répandu au Cambodge et ailleurs en Asie du Sud-Est : en sus des conques, disques et massues, les statues khmères de Viṣṇu tiennent aussi, régulièrement, une boule qui représente la terre²⁹. L'inscription datée la plus ancienne qui évoque ce trait caractéristique (et donc confirme que la boule est bien une représentation de la terre) est peut-être K. 763, qui relate l'installation d'un *liṅga* en 595 *śaka*, soit 673 de n. è.³⁰. Le poète a sûrement voulu jouer sur le fait que Viṣṇu « porte la Terre », que chaque expression sanskrite dont le sens littéral est « portant la terre » peut vouloir dire « roi », et que la statue installée ici-bas, sur terre, « porte la Terre » et peut ainsi servir de roi.

Les dictionnaires ne semblent pas enregistrer, pour le verbe *SIC-* (ou ses dérivés) en sanskrit classique, le sens technique « fondre ». Il a cependant été établi par James L. Fitzgerald (2000 : 58-59) que l'un des sens védiques, « fondre³¹ », se retrouve dans le *Mahābhārata*. Citons une autre occurrence d'un dérivé de *SIC-* (*niṣikta*) ayant le sens de « fondu », dans le *Śaḍaṅgayoga* d'Anupamarakṣita (x^e-xi^e s.), un traité bouddhique de Yoga : *citram pratimā ghaṭitā niṣiktā buddhabodhisattvānām (...)*, « l'image est une idole des Buddha ou des Bodhisattva, formée et fondue » (Sferra 2000 : 96³²) ; le commentaire de Raviśrījñāna (xi^e-xii^e s.) précise *ghaṭitā mṛdādinā | niṣiktā pittalādinā || (ibid.)*, « formée avec de l'argile, etc. ; fondue avec du laiton, etc. ».

Une autre inscription préangkorienne atteste cet emploi. K. 1236 relate, après un hommage élaboré de Śiva et un panégyrique non moins élaboré d'un souverain Jayavarman – qui est sans doute le Jayavarman I^{er} bis que l'historiographie avait progressivement éliminé³³ –, l'installation par ce dernier, en 685 *śaka*, d'une statue (st. XX) :

[sa] śrījayaikanāthan dvātriṅśadbhārahemasamśiktaṃ
prātiṣṭhipat³⁴ parama[yā] (bha)ktyā vāṅāṣṭaṣṭāke ||

29. Pour des exemples, voir des planches dans Gail 2009.

30. Pour une traduction qui reflète cette interprétation, voir Goodall 2011 : 53.

31. Cf. Rau (1974 : 37, n. 44), *SIC-* au sens de « gießen ».

32. La traduction de *niṣiktā* par Francesco Sferra, « covered (with molten metal) » (Sferra 2000 : 255), ne nous semble pas heureuse. Son allusion au procédé de la cire perdue (n. 57) suggère cependant qu'il a peut-être compris le texte comme nous.

33. Comme nous l'avons signalé plus haut, les lecteurs intéressés trouveront une discussion préliminaire de cette question dans Goodall 2013 : 353-354 et nous y reviendrons dans l'édition, en préparation, de l'inscription K. 1236, dont il y a une description détaillée dans la même publication (Goodall 2013 : 348 *sqq.*).

34. Comprendre *prātiṣṭhipat*.

« [II] installa avec une dévotion extrême, en (l'an) *śaka* (mesuré par) les (cinq) flèches, huit et six, Śrī Jayaikanātha ("Protecteur unique de la victoire / de Jaya(varman)"), fondu avec trente-deux *bhāra* d'or. »

Ajoutons qu'au vu de cet emploi de *SIC*-, attesté désormais deux fois dans l'épigraphie préangkorienne, il est tentant de proposer une étymologie du vieux khmer *sit*. Qu'on distingue ou non deux entrées *sit*, il reste qu'on s'accorde à attribuer à ladite forme les sens de « verser » et de « fondre³⁵ ». L'analogie avec le sanskrit *SIC*-, probablement toujours sentie par les chercheurs, s'explique si l'on admet que le vieux khmer *sit*, pour lequel Philip N. Jenner relève une « apparent absence of Mon-Khmer cognates » (2009b : 649, n. 6), dérive d'un prâkrit *sitta* < skt. *sikta*, « versé, fondu³⁶ ». L'existence de probables dérivés de *sit* selon la morphologie khmère (*spit*, ស្បិត; *samrit* សំរិត < **srit*), inhabituelle dans le cas de termes empruntés au vocabulaire indien, suggérerait alors que l'emprunt est de haute époque.

Tandis que l'image évoquée dans l'inscription K. 1236 est en or, les syllabes *jatā* dans la nôtre, entourées, hélas, par des syllabes illisibles, suggèrent la possibilité que l'image perdue ait été en argent (*rajata* / *rājata*). Dans les deux cas, le poids est considérable puisqu'il est mesuré en *bhāra*, la mesure de poids la plus élevée du Cambodge ancien³⁷. La création, à cette époque, de statues en métaux pesant plusieurs centaines de kilogrammes pourrait paraître improbable³⁸, mais Brice Vincent nous signale qu'une tête d'un Viṣṇu préangkorien fondu en argent a été découverte en 1964 dans la région de Vat Phu – le corps n'a pas été trouvé – et que cette seule tête pesait 14 kg³⁹.

35. Saveros Pou (1992 : 494a) enregistrait deux entrées *sit*, l'une glosée par « verser (un liquide), transvaser », l'autre par « verser du métal fondu, faire des objets de métal. Purifier un liquide par échauffement, le raffiner » ; dans les additions portées en 2004 à ce dictionnaire, la distribution des sens est modifiée, un premier *sit* assumant seul celui de « affiner une matière, purifier », un second *sit* ceux de « verser (eau), transvaser. Verser du métal fondu » (Pou 2004 : 709b). Long Seam (s. d. [2000] : 577-578), dont le dictionnaire ne porte que sur le khmer préangkorien, ne comporte qu'une entrée, glosée par « 1. fondre l'image » – sens qui serait attesté dans K. 66, face A, l. 8-9 (que Pou 1992 et 2004 ne semblent pas relever), *tel sit ta vrah* « qui ont fondu l'image de dieu » –, ou par « 2. n. p. [= anthroponyme] », attesté dans K. 765. Philip N. Jenner (2009a : 518-519) considère l'occurrence de *sit*² dans K. 66 comme un équivalent de *siddha* « whom [they] make over to the divinity » – sans doute à la suite de G. Coëdès, qui « prend *sit* (peut-être à tort) comme une forme khmèrisée de *siddhi* "droit exclusif" » (*IC* II, p. 53, n. 1) – et enregistre sous *sit*¹ un terme qu'il glose par « 1. *v.tr.* To refine, clean, remove impurities from. 2. *v.tr.* To refine (*metals*), smelt; to found, cast (*molten metal*). 3. *v.tr.* To pour out (*water, oil*) as a lustration or libation. 4. *n.* Slavename » (*ibid.*, p. 518), tout en ne considérant que le seul anthroponyme *sit* de K. 765, un hapax selon lui. Pour le khmer angkorien (2009b : 649), il n'enregistre plus qu'une entrée *sit* ~ *śit*, où il accepte notre étymologie et définit le mot ainsi : « 1. *v.tr.* To pour out (*as a lustration*); to pour, scatter (*liquids*). 2. *v.tr.* To pour (*molten metals*), cast, found. 3. *v.tr.* To smelt, refine, remove impurities from; to clean, clear (*land*). See **srit, samrit, spit.* »

36. Voir le dictionnaire prâkrit de Sheth 1963 : 902, s.v. *sitta*.

37. Sur la valeur possible, dans ces deux contextes (K. 1236 et notre inscription), du *bhāra*, mesure de poids, voir Soutif 2009 : 144-145 (avec n. 238) & 152, qui suggère de revoir à la baisse les estimations actuelles des unités de poids du Cambodge ancien. Après avoir écarté d'autres propositions (1 *bhāra* = 300 kg ; 1 *bhāra* = 186,6 kg), Dominique Soutif propose comme valeur approximative 47,37 kg.

38. Voir Vincent 2012 : 119-121 (citant George Groslier).

39. Voir Vincent 2012 : 101, n. 168 (citant Jean Boisselier et Madeleine Giteau) et, pour une reproduction d'une photographie de cette tête mitrée, illustration 2.6 (p. 628). Les images en métal étaient souvent portatives (voir Vincent 2012 : 110-118), mais il y a de nombreux témoignages (textuels et archéologiques) de l'installation d'« images à demeure » en métal ; voir Vincent 2012 : 118-126.

XVIII. Il a installé selon le rite, avec dévotion, cette incomparable image de Hari, comme (une image) appropriée à l'Âge *kṛta*⁴⁰, (et) qui annihile la souffrance des dévots.

Le pronom *iyam*, non anaphorique mais déictique, indique que l'inscription se trouvait sur le même site que l'image perdue. Mais on ne peut exclure qu'il faille découper le texte en *pratimā pratimā* et traduire alors « cette image de Hari (*iyam pratimā hareḥ*), telle une image appropriée à l'Âge d'or (*kārtayugīneva pratimā*) ». Cependant, la répétition d'un mot sans changement de sens serait peu élégante. Qui plus est, qualifier une image (*pratimā*) d'« incomparable » (*apratimā*) est un trope – une *figura etymologica* – qui n'est pas rare dans les inscriptions de fondation : au Cambodge, nous le retrouvons dans deux inscriptions du ^xe siècle, K. 867 (piédroit nord, st. XXI) et K. 286 (piédroit nord, st. XLV) ; en Inde, le corps en pierre de Hara est qualifié d'incomparable (*śailīm harasya tanum apratimām*) dans la strophe VIII de la grotte *pallava* de Trichy⁴¹, et, encore plus tôt, une inscription de Kumāragupta II, datée de l'année *gupta* 154 (473 de n. è.), relate la création d'une image (*pratimā*) de l'« enseignant incomparable » (*apratimasya... śāstuh*), c'est-à-dire du Buddha⁴².

XIX. « (Cet) ornement de la ville est-il le char divin [de - - -] ou le palais royal⁴³ de Śakra ? Est-ce la porte du troisième ciel [celui d'Indra] ou un diadème de la terre ? » ; que cette demeure (*dhāman*) de Śrīpati (l'époux de Śrī), qui, contemplée avec étonnement, donna lieu à diverses conjectures chez les hommes, dure sur terre, semblable au Meru par sa stabilité.

La stabilité de la montagne Meru est proverbiale ; voir, par exemple, *Mahābhārata* 8.49.9 :

*kāntyā śaśāṅkasya javena vāyoh
sthairyena meroḥ kṣamayā pṛthivyāḥ |
sūryasya bhāsā dhanadasya lakṣmyā
śauryena śakrasya balena viṣṇoh || ...*

« ... par la vénusté de la Lune, la vitesse du Vent, la stabilité de Meru, la patience de la Terre, l'éclat du Soleil, la richesse de Kubera, l'héroïsme d'Indra, la force de Viṣṇu... »

40. Le terme *kārtayugīna-*, dérivé à suffixe *īna-* et *vṛddhi* initiale de *kṛtayuga-*, « l'Âge d'or », n'est pas lexicalisé dans les dictionnaires usuels. Il est formé selon *A.* 4.4.99, *pratijanādibhyaḥ khañ* : « Le suffixe secondaire “*khañ*” (*-īna*) est valable (par entrave de “*ya-*”, au sens de : bon pour telle chose [cf. *A.* 4.4.98, *tatra sādhuḥ*]) après les mots du groupe *pratijanaḥ* “adversaire” (ou : *pratijanam* “pour chaque individu”) » (trad. Renou 1966a, I : 404). La même expression est attestée dans une inscription indienne du ^{vii}e s. : voir Ramesh 1989 : 110 (planche 3, face B). L'inscription K. 53 / 667 présente de même, en st. XV, le dérivé *aidānyugīna* de *idānyuga-*, « cet Âge ».

41. Pour une traduction annotée, accompagnée par une histoire de l'interprétation de cette inscription controversée (*IR* 27), voir Francis 2009 : 341.

42. Sircar (1942 : 320) lit la deuxième des trois stances de l'inscription ainsi : *bhaktyāvarjītamanaś yatinā pūjārtham abhayamitreṇa [i*] pratimāpratimasya guṇai[r a]pa[re]yam [kā]ritā śāstuh*. « L'ascète Abhayamitra, son esprit incliné par la dévotion, a fait faire cette autre (*aparā*) image de l'enseignant qui est incomparable de par ses qualités. »

43. Le composé *śrīgrha* n'est apparemment pas lexicalisé et nous ne trouvons pas de passage parallèle où il porterait clairement le sens de « palais royal ».

C'est d'ailleurs un lieu commun de comparer un temple, même s'il est de taille modeste, à une montagne, notamment dans l'épigraphie des Pallava : la troisième stance de la grotte d'Atiraṇacaṇḍeśvara à Cāḷuvaṅkuppam (Mahabalipuram, Tamil Nadu), par exemple, compare ce petit temple rupestre aux monts Kailāsa et Mandara⁴⁴ !

XX. Le dénommé Śrī Rājavallabha, séjour (*-ālayaḥ*) de sagesse (*dhī*), de fortune (*śrī*)⁴⁵, de vaillance (*śaurya*), de patience (*kṣamā*), a bâti ce splendide (*śrīmān*) séjour (*ālayaḥ*) de Tribhuvanañjaya (*traibhuvanañjayaḥ*).

Les quatre qualités dont se vante Śrī Rājavallabha conviennent aussi, éminemment, à Viṣṇu. Aussi n'est-il pas impossible que le poète suggère, à l'aide du *dehalī-dīpa-nyāya* (la maxime de la lampe posée sur le perron, qui éclaire et l'intérieur et l'extérieur de la maison), de rapporter l'épithète *dhī-śrī-śaurya-kṣamālayaḥ* également à *ālayaḥ* du vers *c* : le temple de Tribhuvanañjaya est un asile de ces quatre qualités. Le nombre 4 suggère alors une mise en équivalence avec les quatre attributs principaux que Viṣṇu tient dans ses bras quand il en a quatre (sa forme la plus classique) : la terre incarnerait donc la patience (*kṣamā* pouvant d'ailleurs signifier « terre »), la massue serait la forme visible de sa vaillance (*śaurya*), la conque serait sa beauté (*śrī*), et cela laisserait le disque (*cakra*, *sudarśana*⁴⁶) comme l'arme qui devrait incarner la sagesse ou l'intelligence (*dhī*). Des passages pourraient être cités pour étayer la deuxième et la troisième de ces mises en correspondance, mais non pas la dernière⁴⁷. Cela dit, dans un passage du *Viṣṇupurāṇa* qui identifie les armes de Viṣṇu avec les principaux *tattva* du système des Sāṅkhya, nous trouvons le disque identifié avec le *manas*, la faculté de l'esprit qui dirige l'attention de l'âme (*Viṣṇupurāṇa* I.22.71) : *cakrasvarūpaṃ ca mano dhatte viṣṇukare sthitam*, « [Le Seigneur] tient le *manas* ayant la nature du disque ; il est sis dans la main de Viṣṇu ». Mais le *manas*, pour les Sāṅkhya, ne peut pas être synonyme avec la *buddhi* / *dhī*, qui est l'aspect de l'esprit qui reçoit, tel un miroir, tout ce que les facultés des sens lui présentent. Et c'est plutôt la massue qui, dans ce même passage (*Viṣṇupurāṇa* I.22.69), est mise en équivalence avec la *buddhi*. Devrions-nous donc supposer que *dhī* est à identifier avec la massue et *śaurya* avec le disque ?

En somme, nous ne sommes pas parfaitement convaincus que les quatre qualités font allusion aux quatre attributs que tient un Viṣṇu à quatre bras, mais notre soupçon que tel pourrait être le cas demeure.

44. Voir Francis 2009 : 705.

45. Ou « de beauté » (*śrī*).

46. Ce nom du disque de Viṣṇu peut s'interpréter comme signifiant « À la bonne vue », mais l'adjectif signifie couramment « aimable à voir, beau, gracieux ».

47. Le *Dūtavākya*, par exemple, une pièce de théâtre attribuée à Bhāsa, consacre une stance de description à chacune des armes personnifiées de Viṣṇu quand elles arrivent pour l'aider et sont renvoyées par Sudarśana. (Même si ces stances ont probablement été interpolées, comme le montre Esposito 2000, il s'agit d'une interpolation relativement ancienne, datant, selon Anna Esposito, citant Adalbert Gail, d'entre c. 400 et 600 de n. è. (Esposito 2010 : 23)) Ces descriptions confirment que la conque est blanche et donc, nous pouvons le supposer, belle (*pūrṇendukundakumudodarahāragaura*, stance 49*, Esposito 2010 : 74), et que la massue est d'une vaillance invincible (*durnirvārā*, stance 48*, Esposito 2010 : 74). Mais ces stances sont prononcées par Sudarśana, qu'aucune stance ne décrit. Le fait que Sudarśana dirige les autres et qu'il soit la seule arme personnifiée à parler pourrait être interprété comme une indication qu'il représente en effet l'intelligence (*dhī*) du dieu ; mais son rôle pourrait s'expliquer simplement par le fait qu'il est toujours l'arme principale.

ABRÉVIATIONS

A. = *Aṣṭādhyāyī*, de Pāṇini

Voir RENOU 1966a.

IC = *Inscriptions du Cambodge*

Voir CÈDÈS 1937-1966.

ISCC = « Inscriptions sanscrites du Campa et du Cambodge »

Voir BERGAIGNE 1893.

BIBLIOGRAPHIE

Textes sanskrits

Aṣṭādaśavidhāna

Voir ACHARYA 2015.

Ṛksamhitā

Rig-Veda-Samhitā. The sacred hymns of the Brāhmans together with the commentary of Sāyanākārya, ed. by F. Max Muller, 4 vol., London, H. Frowde, 1892 [2^e édition].

Kāvyaḷaṅkāra, de Bhāmaha

Kāvyaḷaṅkāra of Bhāmaha, ed. with introduction etc. by Batuk Nath Śarmā & Baldeva Upādhyāya, Benares, Chowkhamba Sanskrit Series Office, 1928 (The Kashi Sanskrit Series [Haridas Sanskrit Granthamala] n° 61, Alaṅkāra Śāstra Section n° 2).

Dūtavākya

Voir ESPOSITO 2010.

Nāradaśmṛti

The Nāradaśmṛti, critically edited with an introduction, annotated translation and appendices, by Richard W. Lariviere, 2 vol., Philadelphia, Department of South Asia Regional Studies, University of Pennsylvania (University of Pennsylvania Studies on South Asia n° 4-5), 1989.

Manusmṛti

Mānava-Dharma Śāstra [Institutes of Manu], with the Commentaries of Medhātithi, Sarvajñanārāyaṇa, Kullūka, Rāghavānanda, Nandana, and Rāmachandra and an Appendix by Vishvanāth Nārāyan Mandlik, with a foreword by Albrecht Wezler, 3 vol., New Delhi, Munshiram Manoharlal, 1992 [réimpression de l'édition de Bombay, 1886].

Mahābhārata

The Mahābhārata. for the first time critically edited, ed. V. S. Sukthankar (1927–43) and S. K. Belvalkar (from 1943) with the co-operation of Shrimant Balasaheb Pant Pratinidhi, R. N. Dandekar, S. K. De, F. Edgerton, A. B. Gajendragadkar, P. V. Kane, R. D. Karmakar, V. G. Paranjpe, Raghu Vira, V. K. Rajavade, N. B. Utgikar, P. L. Vaidya, V. P. Vaidya, H. D. Velankar, M. Winternitz,

R. Zimmerman and other scholars, 19 vol., Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1927-1959.

Mārkaṇḍeyapurāna, dans

The Mārkaṇḍeya-Purānam. Sanskrit text, English translation with notes and index of verses. English translation according to F. Eden Pargiter (...) Edited with Sanskrit Text and various notes by Joshi K.L. Shastri, Delhi, Parimal Publications, 2004 (Parimal Sanskrit Series n° 68).

Raghuvamśa, de Kālidāsa

The Raghuvamśa of Kālidāsa with the commentary of Mallinātha. Edited with a literal English translation, with copious notes in English intermixed with full extracts, illucidating the text, from the commentaries of Bhaṭṭa Hemādri, Chāritravardhana, Vallabha, Dinakaramiśra, Sumativijaya, Vijayagaṇi, Vijayānandasūri's Varacharaṇasevaka and Dharmameru, with various readings &c., &c., by Gopal Raghunath Nandargikar, Delhi, Motilal Banarsidass, 1971 [4^e édition].

The Raghupañcikā of Vallabhadeva, being the earliest commentary on the Raghuvamśa of Kālidāsa. Vol. 1 [chants 1 à 6]. Critical ed. with introd. and notes, by Dominic Goodall & Harunaga Isaacson, Groningen, Egbert Forsten, 2003 (Groningen Oriental Studies n° 17).

Rāmāyaṇa

The Vālmīki Rāmāyaṇa. Vol. 1, Bālakāṇḍa, the First Book of the Vālmīki Rāmāyaṇa, crit. ed. by G. H. Bhatt, Baroda, Oriental Institute, 1960.

The Rāmāyaṇa of Vālmīki: An Epic of Ancient India, Vol. I, Bālakāṇḍa, introd. and transl. by Robert P. Goldman, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1984 [traduction anglaise].

Viṣṇudharmāḥ

Viṣṇudharmāḥ: precepts for the worship of Viṣṇu, ed. by Reinhold Grünendahl, 3 vol., Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1983, 1984 et 1989.

Viṣṇupurāna

The Critical Edition of the Viṣṇupurānam, ed. by M. M. Pathak, 2 vol., Vadodara, Oriental Institute, 1997 et 1999.

Śukasaptati

Śukasaptati [aucun éditeur mentionné], Prakāśak: Sundarlāl Jain, Mudrak: Śāntilāl Jain. Pratham saṃskaraṇ, Dillī: Motīlāl Banārasīdās, 1959.

Ṣaḍaṅgayoga, d'Anupamarakṣita

Voir SFERRA 2000.

Littérature secondaire

ACHARYA, Diwakar

2015 *Early Tantric Vaiṣṇavism: Three Newly Discovered Works of the Pañcarātra. The Svāyambhuvapañcarātra, Devāmṛtapañcarātra, and Aṣṭādaśavidhāna. Critically edited from their 11th- and 12th-century Nepalese palm-leaf manuscripts with an Introduction and Notes*, Pondichéry, Institut français

de Pondichéry / École française d'Extrême-Orient / Asien-Afrika-Institut, Universität Hamburg (Collection Indologie n° 129 / Early Tantra Series n° 2).

BERGAIGNE, Abel

1885 « Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge », *Journal des savants* (sept. 1885), p. 546-559.

1893 « Inscriptions sanscrites du Campa et du Cambodge », dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, tome XXVII, 1^{re} partie, 2^e fascicule, Paris, Imprimerie nationale, p. 181-292.

BHATTACHARYA, Kamaleswar

1984 « The Present State of Researches on the Sanskrit Epigraphy of Cambodia: Some Observations », dans S. D. JOSHI (éd.), *Aṃṛtadhārā : Professor R. N. Dandekar Felicitation Volume*, Delhi, Ajanta Publications, p. 475-484.

1985 « The Present State of Researches on the Sanskrit Epigraphy of Cambodia: Some Observations », dans Noboru KARASHIMA (éd.), *Indus Valley to Mekong Delta. Explorations in Epigraphy*, Madras, New Era Publications, p. 301-312 [forme presque identique de l'article paru en 1984].

1991 *Recherches sur le vocabulaire des inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, École française d'Extrême-Orient (publications de l'École française d'Extrême-Orient n° 167).

BRUGUIER, Bruno & Juliette LACROIX

2009 *Guide archéologique du Cambodge. Tome I, Phnom Penh et les provinces méridionales*, Phnom Penh, éd. Reyum.

BURNOUF, Émile

1861 *La Bhagavad-gītā ou le chant du bienheureux. Poème indien publié par l'Académie de Stanislas*, Paris / Nancy, B. Duprat / N. Grosjean.

CÆDÈS, George

1911 « Études cambodgiennes », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* 11, p. 391-406.

1937-1966 *Inscriptions du Cambodge, éditées et traduites*, 8 vol., Hanoi / Paris, École française d'Extrême-Orient (Collection de textes et documents sur l'Indochine n° 3).

COUTURE, André

2007 *La vision de Mārkaṇḍeya et la manifestation du Lotus. Histoires anciennes tirées du Harivaṃśa (éd. cr., Appendice I, n° 41). Introduction, traduction annotée et texte sanskrit*, Genève, Librairie Droz (Hautes études orientales n° 43 ; Extrême-Orient n° 7).

DALSHEIMER, Nadine

2001 *Les collections du musée national de Phnom Penh. L'art du Cambodge ancien*, introduction de Bruno DAGENS, avec un message de Sa Majesté le roi Norodom SIHANOUK, Paris, École française d'Extrême-Orient / Magellan & Cie.

ESPOSITO, Anna Aurelia

2000 « The two versions of *Dūtavākya* and their sources », *Bulletin d'études indiennes* 17-18, p. 551-562.

2010 *Dūtavākya. Die Worte des Boten. Ein Einakter aus der ›Trivandrum-Dramen‹. Kritische Edition mit Anmerkungen und kommentierter Übersetzung*, Wiesbaden, Harrassowitz.

FITZGERALD, James L.

- 2000 « Sanskrit *pīta* and *śaikya/saikya*: Two Terms of Iron and Steel Technology in the *Mahābhārata* », *Journal of the American Oriental Society* 120/1, p. 44-61.

FONTANIER, Pierre

- 1977 *Les Figures du discours*, introduction par Gérard Genette, Paris, Flammarion.

FRANCIS, Emmanuel

- 2009 *Le discours royal. Inscriptions et monuments pallava (IV^{ème}-IX^{ème} siècles)*, Louvain-la-Neuve, université catholique de Louvain (thèse doctorale).
 2013 *Le discours royal dans l'Inde du Sud ancienne. Inscriptions et monuments pallava (IV^{ème}-IX^{ème} siècles). Tome 1. Introduction et sources*, Louvain-la-Neuve, université catholique de Louvain (publications de l'Institut orientaliste de Louvain n° 64).

GAIL, Adalbert J.

- 2009 « The Earth and the Lotus. A contribution to Viṣṇu's iconography in India », *Pandanus* 3/1, p. 83-91.

GOODALL, Dominic

- 2011 « Textes sanskrits indiens et inscriptions du Cambodge. Les débuts du tantrisme śivaïte à travers des sources sanskrites inédites », *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, t. 119, p. 53-54.
 2013 « Les influences littéraires indiennes dans les inscriptions du Cambodge : l'exemple d'un chef-d'œuvre inédit du VIII^e siècle (K. 1236) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, année 2012, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 345-357.

GRIFFITHS, Arlo (en coll. avec J. C. EADE et Gerdi GERSCHHEIMER)

- 2005 « La stèle d'installation de Śrī Tribhuvaneśvara : une nouvelle inscription préangkorienne du musée national de Phnom Penh (K. 1214) », *Journal Asiatique* 293/1, p. 11-43.

GRIFFITHS, Arlo & William A. SOUTHWORTH

- 2007 « La stèle d'installation de Śrī Satyadeveśvara : une nouvelle inscription sanskrite du Campā trouvée à Phước Thiện », *Journal Asiatique* 295/2, p. 349-381.

HAHN, Michael

- 2007 *Haribhaṭṭa in Nepal. Ten Legends from His Jātakamālā and the Anonymous Śākyasiṃhajātaka. Edited by Michael Hahn. Editio Minor*, Tōkyō, The International Institute for Buddhist Studies (Studia Philologica Buddhica Monograph Series XXII).

JENNER, Philip N.

- 2009a *A Dictionary of pre-Angkorian Khmer*, Canberra, Australian National University (Pacific Linguistics n° 597).
 2009b *A Dictionary of Angkorian Khmer*, Canberra, Australian National University (Pacific Linguistics n° 598).

KANE, Pandurang Vaman

- 1946 *History of Dharmasāstra (Ancient and Mediaeval Religious and Civil Law). Vol. 3*, Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute (Government Oriental Series Class B n° 6).

LONG Seam

s. d. [2000] *Dictionnaire du khmer ancien (d'après les inscriptions du Cambodge des VI^e-VIII^e siècles)*, Phnom Penh, Phnom Penh Printing House.

MACDONELL, Arthur Anthony

1897 *Vedic Mythology*, Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde III. Band, 1. Heft A, Strasbourg, Verlag von Karl J. Trübner.

PORCHER, Marie-Claude

1978 *Figures de style en sanskrit. Théories des Alaṃkāraśāstra. Analyse de poèmes de Venkaṭādhvarin*, Paris, Collège de France (publications de l'Institut de civilisation indienne, série in-8°, fascicule 45).

POU, Saveros

1992 *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais / An Old Khmer-French-English Dictionary*, Paris, Centre de documentation et de recherche sur la civilisation khmère [1^{re} édition].

2004 *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais / An Old Khmer-French-English Dictionary*, Paris, L'Harmattan [2^e édition].

RAMESH, K.V.

1989 « Kīrumoṛekōḷi Grant of W. Gaṅga Mushkara », n° 11, dans *Epigraphia Indica* XLI, p. 105-113 [1975-1976, paru en 1989].

RAU, Wilhelm

1974 *Metalle und Metallgeräte im vedischen Indien*, Mainz, Verlag der Akademie der Wissenschaften und der Literatur (Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1973, Nr. 8).

RENOU, Louis

1956 *Hymnes spéculatifs du Véda traduits du sanskrit et annotés*, Paris, Gallimard / Unesco (Connaissance de l'Orient).

1966a *La grammaire de Pāṇini. Texte sanskrit, traduction française avec extraits des commentaires*, 2 vol., Paris, École française d'Extrême-Orient.

1966b *Études védiques et pāṇinéennes*, tome XV, Paris, éd. E. de Boccard (publications de l'Institut de civilisation indienne n° 26).

1996 *Grammaire sanscrite. Tomes I et II réunis (...) Troisième édition revue, corrigée et augmentée*, Paris, Adrien Maisonneuve.

SCHMID, Charlotte

2010 *Le Don de voir. Premières représentations krishnaïtes de la région de Mathurā*, Paris, École française d'Extrême-Orient (Monographies n° 193).

SFERRA, Francesco

2000 *The Śaḍaṅgayoga by Anupamarakṣita, with Raviśrījñāna's Guṇabharaṇī-nāmaśaḍaṅgayogaṭippaṇī, text and annotated translation*, Roma, Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente (Serie Orientale Roma n° 85).

SHETH, Hargovind Das T.

1963 *Pāia-sadda-mahaṅṅavo. A Comprehensive Prakrit-Hindi Dictionary with Sanskrit equivalents, quotations and complete references*, Varanasi, Prakrit Text Society (Prākṛit Text Society Series No. 7) [2^e édition].

SIRCAR, Dines Chandra

- 1942 *Select Inscriptions bearing on Indian History and Civilization. Volume I, From the Sixth Century B.C. to the Sixth Century A.D.*, Calcutta, University of Calcutta.

SOUTIF, Dominique

- 2009 *Organisation religieuse et profane du temple khmer du vi^e au xiii^e siècle*, 3 vol., Paris, université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (thèse de doctorat).

STERNBACH, Ludwik

- 1977 *Mahā-subhāṣita-saṃgraha, being an extensive collection of wise sayings and entertaining verses in Sanskrit with Introduction, English translation, critical notes and indices (...) Volume III Subhāṣita-s—Nos. 4209–6285 (...)*, Hoshiarpur, Vishveshvaranand Vedic Research Institute (Vishveshvaranand Indological Series n° 71 ; Vishveshvaranand Vedic Research Institute Publication n° 641).

TRANET, Michel

- 1998 « Découvertes récentes d'inscriptions khmères », dans Pierre-Yves MANGUIN (éd.), *Southeast Asian Archaeology 1994*, vol. 2, p. 103-112.

VICKERY, Michael

- 1998 *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th–8th Centuries*, Tōkyō, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, The Toyo Bunko.

VINCENT, Brice

- 2012 *Études de la métallurgie du bronze dans le Cambodge angkorien (fin du xi^e–début du xiii^e siècle)*, 3 vol., Paris, université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (thèse de doctorat).

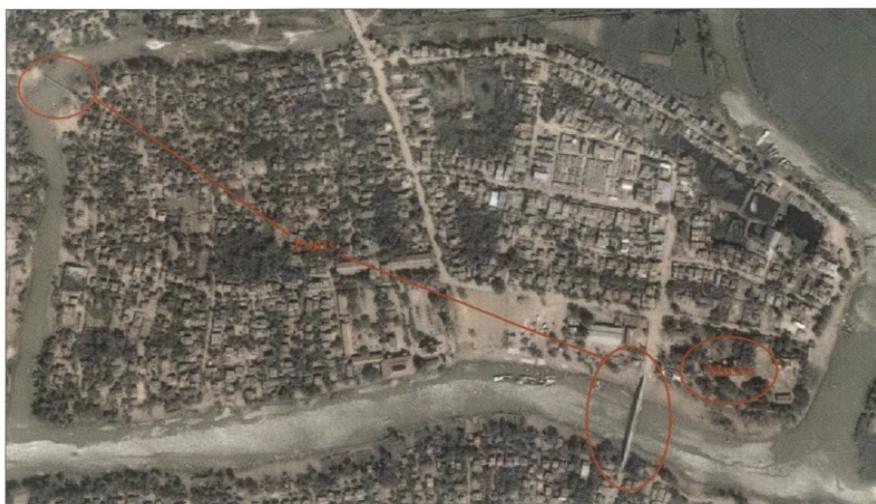


Fig. 1 : Photographie aérienne sur laquelle sont indiqués en rouge les deux ponts et le musée d'Angkor Borei.



Fig. 2 : Situation de K. 1254 dans le musée d'Angkor Borei en mai 2006 (cliché : Dominique Soutif).



Fig. 3 : Situation de K. 1254 dans la veranda du nouveau musée d'Angkor Borei (juillet 2013), avec Chea Socheat et Dominic Goodall (cliché : Bertrand Porte).

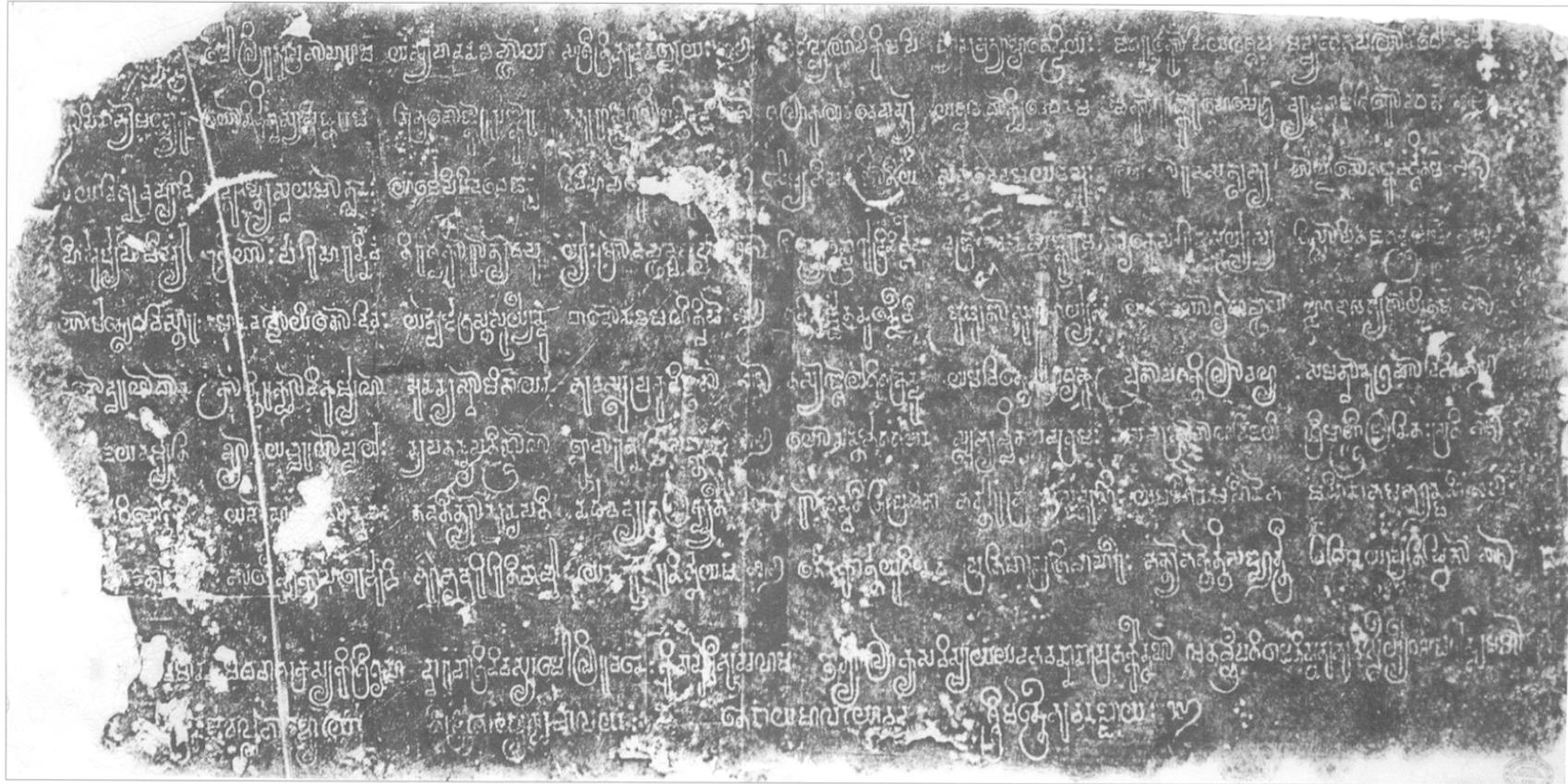


Fig. 4 : Estampages n. 1763 et n. 1764 de l'EFEQ (cliché : EFEQ/CIK).

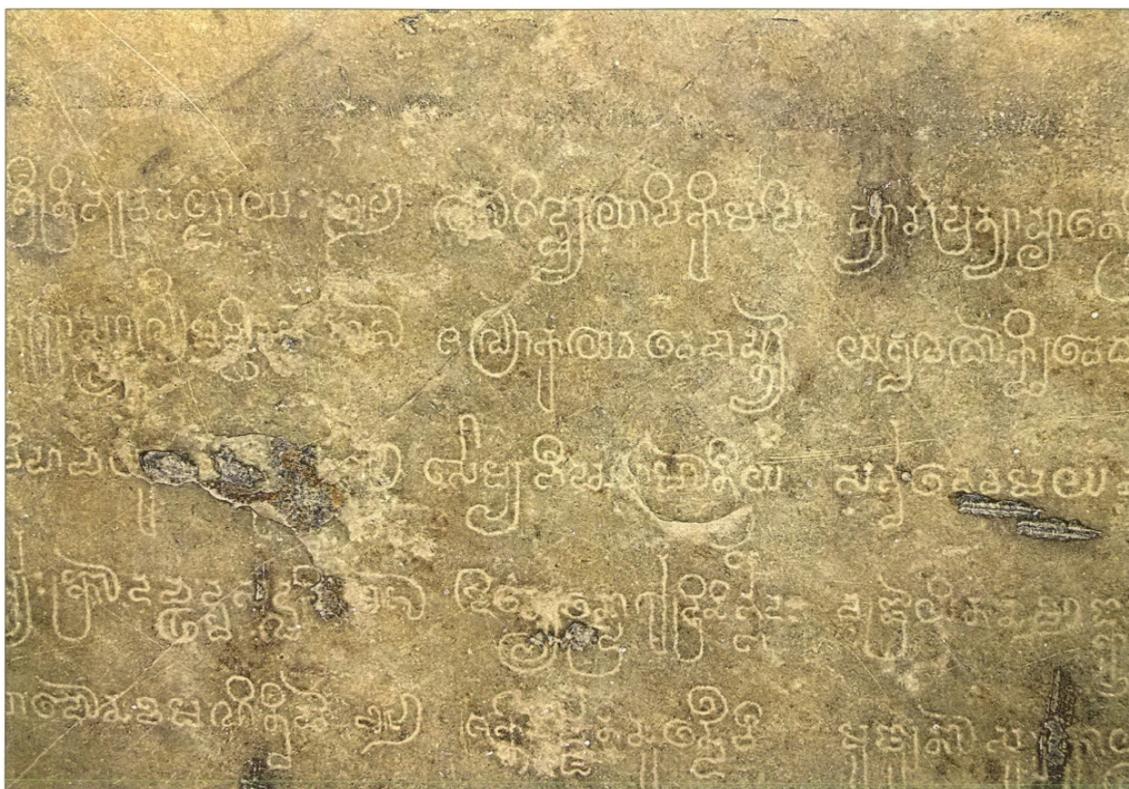


Fig. 5 : Détail de la pierre inscrite. Noter les fleurons à volute descendante alternant avec des fleurons à volute ascendante qui servent de signes de ponctuation et que nous avons transcrits par des doubles *danda* (cliché : Dominic Goodall).



Fig. 6 : Encoche trapézoïdale (décrite dans la note 2) qui servait au maintien de la dalle en appui sur un objet, peut-être un mur perpendiculaire à la dalle (cliché : Dominic Goodall).

							
a	i						
							
	ka	kaṃ	k	kā			
							
ki	kiṃ	ke	ko				
							
ktā	kti	ktyā	kya				
							
kra	krā	kre	kro				
							
kṣa	kṣā	kṣi	kṣya	kha	khyā	khyo	
							
	ga	gi	gī				
							
gṛ	gni	gra					
							
ṅka	ṅkā	ṅku	ṅkta	ṅśo	ṅha		
							
ca	cca	echa	cchā	cchī			

Tableau des graphèmes employés dans l'inscription K. 1254

ja		jā			ji	jo	jrā					
jha	jjha	ñcū	ñja									
ṭī	ṇa	ṇā						ṇi				
naiḥ	ṇda	ṇdā	ṇya									
ta			tā							taḥ		
ti					tī							
tu	te						to	t				
tte	ttra	tna	tpā	tma								
tra	tri	tvā	tvi	tyā	tsa	tse	tha	thi				
da								dā				

Tableau des graphèmes employés dans l'inscription K. 1254

bha				bhā			bhiḥ	bhī			
bhu		bhū			bhṛ	bho	bhya		bhyā		
ma						mā					
mi	mī	mu	me	mo	mau	m			mya		
ya							yā		yāḥ		
yi		yī		yu		ye		yo			
yo				yoḥ		yaṃ		yaḥ			
ra							rā		ri	rī	rū
re	reḥ		ro	rau	rkko	recā	reci				
rtā	rtā	rtti	rttrī	rtha	rbhbha	rbhu	rbhbhe	rmma			

Tableau des graphèmes employés dans l'inscription K. 1254

